

Conseils de Lénine aux Komsomols

Alexandre Jarov ^[1]

Source : « Œuvres et Opinions », 16e année, n°4, avril 1960, pp. 131-137.

Je me rappelle dans ses moindres détails la mémorable journée que fut pour l'histoire du Komsomol la date de l'ouverture du IIIe Congrès des Jeunesses Communistes de Russie.

C'était le 2 octobre 1920. Un crépuscule froid d'automne tombait sur Moscou morne, austère. Sur la porte de l'Hôtel des Chiffons (près de l'*Okhotny Riad*) on avait collé des tracts, des décrets sur la lutte contre la désorganisation, des avis sur le danger du typhus.

Dans les rues, des foules de jeunes scandaient le pas gaiement, hardiment, parlant haut ou chantant. Un groupe de délégués du Congrès remontait la rue Tverskaïa. Plusieurs d'entre eux se hâtaient de monter sur le trottoir de droite sautant par-dessus les creux, les ornières et les trous de l'étroit pavé qu'encombraient encore un enchevêtrement de rails de tramway. Telle était alors la rue Gorki.

Sur la place du Mossoviet, un gars ébouriffé, en veste de cuir, agitant son bonnet à oreillons, déclama d'une voix perçante et expressive des vers de Démian Biedny ^[2]:

*Nous n'avons pas encore brisé toutes les entraves,
Nous ne sommes pas encore au bout de nos combats.
Partout autour de nous la racaille nous brave
Voulant nous enfermer dans un cercle de feu.*

Tout en poursuivant notre route le long du trottoir défoncé, nous nous arrêtons aux devantures des magasins, transformées en devantures d'affiches de propagande. Des placards en prose et en vers appelaient à écraser Wrangel, à chasser les interventionnistes de la Biélorussie.

« *T'ES-TU ENGAGÉ COMME VOLONTAIRE ?* » demandait à chacun de nous un soldat de l'Armée Rouge du fond d'une affiche aux couleurs éclatantes. La question était normale, et nous nous apprêtions, au cours du Congrès, à y faire la réponse que nous dictait l'honneur. C'est ainsi qu'on était alors, au Komsomol.

Sur la place Pouchkine une voix entonna : « *Marchons au pas, camarades !* » et au coin de la Malaïa Dmitrovka, la rue Tchékhev d'aujourd'hui, s'organisait une danse sur le refrain d'une vieille chanson dont on avait arrangé les paroles pour les besoins du moment.

Juste devant la porte de la maison n° 6, où devait se tenir le Congrès et où la vérification des mandats

[1] Jarov, Aleksandre Alekséïévitch (1904-1984), poète prolétarien et auteur-compositeur de chansons. En 1918, secrétaire de cellule des Jeunesses Communistes (Komsomol), dont il sera ensuite l'un des dirigeants nationaux jusqu'en 1925. Publie ses premiers poèmes au début des années 1920. En 1922, participe à la fondation de l'association des écrivains prolétariens « La Jeune Garde ». Correspondant de guerre pendant la « Grande Guerre Patriotique » de 1941-1945.

[2] Démian Biedny (« Damien le Pauvre »), nom de plume d'Efim Alekseïévitch Pridvorov (1883-1945), poète et journaliste soviétique. Né dans une famille très pauvre, il commence à publier en 1911 des articles et des poèmes dans la presse du parti bolchevique, dont il devient membre en 1912. Mobilisé dans les services de santé pendant la Première guerre mondiale, puis dans les services d'agitprop de l'Armée rouge pendant la Guerre civile. Tombe en disgrâce à partir de 1936, exclu du P.C. en 1938 et interdit de publication, il reprend du service à la suite de l'invasion nazie de l'URSS, et meurt deux semaines après la victoire du 9 mai 1945.

avait causé de l'encombrement, un joyeux matelot de la Baltique était monté sur une borne et de là, à gorge déployée, il récitait la *Marche gauche* de Maïakovski ^[3], qui retentissait jusqu'au bout de la rue.

*Là-bas,
par-delà la misère les monts,
le pays vierge du soleil.
Pour nos crève-la-faim
pour nos morts, la mer,
le millionième pas imprimez !*

Un komsomol, venu sans doute comme délégué d'une région riche en blé, tira solennellement de son sac un gros chateau de pain et le tendit au matelot. Le marin embrassa son généreux camarade.

– Merci, frère ! Toute notre délégation va s'en régaler...

– Ce n'est pas encore le pays vierge du soleil ! s'exclama l'un des jeunes gens au milieu des rires.

* * *

La salle était bondée. Lorsqu'on eut choisi le bureau du Congrès, on passa aux discours d'ouverture. L'organisation des Jeunesses Communistes était peu connue encore. Les allocutions à son adresse ne furent pas nombreuses, aussi les komsomols se virent-ils obligés de combler cette « lacune » par leurs propres moyens. Nous nous haranguions donc nous-mêmes de tout notre cœur, c'est-à-dire que chaque délégation souhaitait aux autres la bienvenue. Les Ukrainiens la souhaitaient aux Moscovites. Les Moscovites leur répondaient. Puis c'était le tour des jeunes de l'Oural, qui montaient à la tribune saluer les komsomols de Petrograd Les Sibériens en faisaient autant pour les Biélorusses, la délégation de l'Asie Centrale pour celle de la région de la Volga.

Dans tous ces discours on entendait exprimer des vœux pour le parti de la classe ouvrière auquel le Komsomol avait juré fidélité dès ses premiers pas. Le cœur de la jeunesse révolutionnaire, exalté par la grande tempête d'Octobre, débordait d'un magnifique espoir en l'avenir. Mais chaque espoir, chaque rêve de notre jeunesse s'appuyait sur la puissance de prévision et sur la sagesse du Parti Communiste.

La sagesse du Parti fondé par Lénine était le flambeau qui seul pouvait donner vie à nos rêves les meilleurs. Sans les rayons qu'il projetait nous n'aurions pu que tâtonner dans l'obscurité et nous égarer loin du droit chemin..

Un petit gars tout blond fit là-dessus un discours enflammé au nom, si je ne me trompe, de la délégation de Smolensk. Les applaudissements qui éclatèrent au beau milieu du discours s'amplifièrent brusquement et se transformèrent en une longue ovation. Le jeune homme de Smolensk n'y était pour rien. Il le comprit fort bien et tout doucement quitta la tribune : il avait dû remarquer l'arrivée de Lénine qui s'était approché de la table autour de laquelle siégeaient les membres de la présidence.

Nous avons très bien pu l'examiner des premiers rangs de chaises que nous occupions dans la salle. Il était entré en casquette, son pardessus, au col étroit de velours, était déboutonné. Il se débarrassa du manteau, de la casquette, posa le tout sur une chaise, puis s'assit tout au bout de la table. Il dit quelques mots à l'un des membres de la présidence et se pencha sur un livre ou des papiers.

[3] Maïakovski, Vladimir (1893-1930), poète et dramaturge futuriste. Né en Géorgie, il collabore en 1905 avec les sociaux-démocrates locaux. En 1908, adhère à Moscou au Parti Ouvrier Social-Démocrate de Russie. Emprisonné trois fois en 1908-1909, il quitte le Parti après sa sortie de prison et devient une figure centrale de l'avant-garde artistique avec le mouvement « futuriste » qu'il anime. Publie ses premiers poèmes au début des années 1910. Accueille avec enthousiasme la Révolution d'Octobre et se met au service de l'agitprop du nouveau gouvernement par ses poésies, slogans, affiches et pièces de théâtre. En 1923, fondateur de la revue et du courant artistique futuriste-communiste « LEF » (Front de gauche de l'art). Se suicide en 1930.

La salle n'était que faiblement éclairée, aussi n'y avait-il rien d'étonnant à voir des dizaines de komsomols occupant les derniers rangs, se ruer en avant vers la scène pour voir Vladimir Ilitch de près. Mais ce qui était plus étonnant, c'est que bientôt nous nous trouvâmes sur la scène, quelques-uns même tout près de Lénine.

Lui, il restait plongé dans ses papiers. Il semblait n'entendre ni les ovations, ni les hourras, ne pas remarquer le désordre que nous avions causé en abandonnant si inopinément la salle pour la scène. Mais notre geste avait eu quelque chose de complètement spontané. On n'était pas si à l'étroit dans la salle pour déménager sur la scène ! Vladimir Ilitch leva la tête et embrassa d'un lent regard circulaire, avec un sourire, les intrus qui se pressaient autour de lui.

Puis il reprit son occupation. Que pouvait-il bien faire avec tant d'attention lorsque, dans quelques minutes, il devait prendre la parole ? Nous fûmes très surpris en voyant qu'il dessinait. Il dessinait une maison avec un toit, une cheminée et un écriteau où il traça : « *École* ».

Personne de nous, naturellement, n'aurait eu l'idée de mettre ce dessin en rapport quelconque avec le sujet du discours de Lénine.

* * *

Lénine s'avança jusqu'à la rampe. Il ne se servit de la tribune que plus tard, pour répondre aux questions. Un certain temps s'écoula avant que Lénine eut la possibilité de prendre la parole : de nouvelles fusées d'enthousiasme éclatèrent, des cris partis de plusieurs bouches à la fois, des vivats en l'honneur du Parti Communiste, en l'honneur de son fondateur et chef.

L'Internationale retentit deux ou trois fois de suite. Vladimir Ilitch, s'étant écarté de la rampe, chantait avec nous. Puis il se mit à arpenter le devant de la scène, en s'arrêtant par moments pour menacer du doigt la salle en délire. Il menaçait d'un geste sévère et le silence commençait à se faire, lorsque soudain la salle tout entière retentit d'un nouvel éclat de rire. C'est que Vladimir Ilitch, tout en prenant un air important pour menacer, n'avait pas pu garder sa mine sévère jusqu'au bout et s'était mis à sourire. Le sourire de Lénine était très contagieux. Pareil à une étincelle, il fila par les rangs et enflamma toute la salle qui partit d'un éclat de rire jeune, irrésistible, lumineux. Ce rire rayonnant soulignait encore une fois l'impression de bonheur dont nous emplissait tous l'arrivée du grand Lénine qui savait si bien partager nos émotions.

Vladimir Ilitch, cependant, avait tiré sa montre d'une poche de son gilet. Il l'éleva au-dessus de sa tête et nous montra le cadran du doigt d'un geste dont le sens était clair : le temps fuit, mes enfants, et le temps c'est de l'or.

On n'avait pas besoin de paroles pour comprendre. Il se fit un silence complet. Nous entendîmes alors la voix de Lénine qui résonnait avec calme, douceur, comme dans une causerie de famille, à la maison. En somme, par son caractère, le discours de Lénine au IIIe Congrès du Komsomol fut justement une causerie, un entretien grave et à cœur ouvert sur ce qu'il y avait de plus important dans la vie de la jeune génération, à laquelle incombait la tâche d'édifier et d'inaugurer une société dont même les esprits les plus éclairés n'avaient pu que rêver jusqu'alors.

« *Camarades, j'aurais voulu m'entretenir aujourd'hui avec vous des buts essentiels de l'Union des Jeunesses Communistes...* », telles furent les paroles par lesquelles Lénine commença son discours. Et lorsqu'on eut compris que les buts essentiels de la jeunesse pouvaient s'exprimer en une seule parole, ce fut un étonnement général. Notre étonnement s'accrut encore quand il s'avéra que cette unique parole était « *étudier* »... Étudier ??? Et que faire alors de Wrangel ^[4] qui tenait encore la Crimée ? Et des

[4] Wrangel, Piotr Nikolaiévitch (1878-1928) : Baron, lieutenant-général monarchiste de la garde blanche, dirigeant de la contre-révolution dans le sud de la Russie soutenu par les puissances de l'Entente. S'enfuit à l'étranger en novembre 1920 après la défaite de ses troupes en Crimée par l'Armée rouge.

troupes de Pilsudski ^[5] qui se comportaient en maîtres dans la Biélorussie ? Nous étions convaincus que comme les précédents congrès et conférences, notre IIIe Congrès enverrait tous ses membres aider ceux qui luttèrent contre les ennemis du pouvoir des Soviétiques.

Mais Lénine n'en parla même pas. Il était donc sûr que les ennemis seraient vaincus sans notre aide directe, le Parti avait dû préparer déjà cette victoire finale. Le Parti regarde en avant, il voit plus loin que nous. Lénine voyait déjà s'étendre sous ses yeux un temps de paix, une nouvelle vie et de nouvelles tâches. Lénine déclara, et ses paroles résonnèrent pour nous comme une louange à notre adresse, que nous avions fort bien compris notre tâche de komsomols en ce qui concernait l'appui que nous donnions au pouvoir des ouvriers et paysans dans sa lutte armée contre les bandits capitalistes.

Mais il ajouta que maintenant cet appui ne suffisait pas. Maintenant il fallait comprendre les nouvelles tâches qui se posaient à tous dans le domaine de l'économie, de la construction, de la culture. Plus encore : il nous fallait apprendre nous-mêmes, et au plus vite, à résoudre ces tâches ardues.

* * *

Enfants de paysans et d'ouvriers, représentants de la première génération des jeunes Communistes, nous aimions à chanter :

*Le monde va changer de base :
Nous ne sommes rien, soyons tout.*

Mais je peux dire franchement que nous n'avions aucune notion directe de la possibilité de pouvoir « être tout ». L'idée même d'une telle possibilité dans la vie réelle nous semblait vaniteuse et trop lourde de responsabilités.

Ne suffisait-il pas de devenir défenseurs de la cause du Parti, des intérêts du peuple, du pouvoir des Soviétiques ? Non, cela ne suffisait pas. La cause du Parti et les intérêts du peuple exigeaient de nous de devenir ingénieurs, écrivains, savants, musiciens, instituteurs, peintres, tout en poursuivant la lutte. Il nous fallait donc avoir pour cela non seulement du talent, mais aussi des connaissances.

Nos idées s'embrouillaient surtout lorsqu'il s'agissait de se fixer un point de vue sur la vieille culture. Au début de la Révolution avaient cours, même parmi les écrivains qui se disaient prolétariens, des idées complètement anarchistes sur tout ce qui concernait l'ancienne culture. On la qualifiait de vieilleries, de camelote. Il semblait qu'elle n'était bonne qu'à être bafouée et piétinée.

Pendant nos soirées et nos petites fêtes du Komsomol on pouvait quelquefois entendre déclamer de beaux esprits qui exprimaient en vers pathétiques leur mépris pour la vieille culture et l'héritage classique.

Lénine était venu à notre congrès pour nous aider à mettre au clair l'importance du problème de la vieille culture et de celui d'une culture nouvelle à créer. Il nous expliqua avec beaucoup de soin et de profondeur qu'il nous serait impossible de créer cette culture nouvelle sans s'être d'abord initié à l'ancienne d'un point de vue critique, sans connaître à fond cette ancienne culture. Et nous comprîmes aussi que de toutes les fleurs de l'art, il ne fallait bafouer que les roses des créations bourgeoises pseudo-artistiques, portant en elles une odeur « de décomposition et de décadence. Il était impossible d'édifier

[5] Pilsudski, Józef Klemens (1867-1935), nationaliste polonais, emprisonné en 1887 pour avoir participé à l'attentat contre le tsar Alexandre III. En 1892 adhère au Parti socialiste polonais (PSP). Organise des groupes de combat terroristes pendant la révolution de 1905. Dirigeant de la fraction nationaliste du PSP. Pendant la Première guerre mondiale, commande la Légion polonaise aux côtés de l'armée austro-hongroise contre la Russie. À la déclaration d'indépendance polonaise, est proclamé « dictateur d'État ». Mène une guerre d'agression contre la Russie soviétique en 1920. En 1926, par un coup d'État, instaure et dirige jusqu'à peu avant sa mort un régime militaire-autoritaire.

une société nouvelle sans ces connaissances.

Lénine nous l'expliqua en s'élevant aussi avec force contre une étude et une assimilation complètement passives, livresques, scolastiques de tout ce qui avait été écrit sur le communisme. Il nous appelait à allier la théorie à la pratique, à lier intimement chaque nouveau pas de l'instruction et de la doctrine à la lutte journalière des travailleurs, à la vie et aux difficultés du peuple.

Lénine souligna encore une fois cette idée en répondant à l'une des questions qui était conçue ainsi :
« *Camarade Lénine, ne pourriez-vous nous dire pourquoi il n'y a plus de graisse de charrette dans les villages ?* » La question semblait si naïve et si déplacée qu'on en rit beaucoup dans la salle.

Mais Vladimir Ilitch déclara que la question était fort grave et directement liée à ce qu'on venait de dire sur la manière de se comporter d'un vrai communiste. Le communiste doit savoir répondre à toutes les questions, aussi bien sur le manque de graisse que sur le manque de clous, de pétrole, d'allumettes au village. Et plus encore. Le communiste se doit d'aider, d'une manière ou de l'autre, à organiser notre industrie et, entre autres, la fabrication de la graisse pour les charrettes. Tout en se rendant maître de la théorie, ne pas se détacher de la vie réelle et des besoins du peuple, tel est le devoir du communiste.

Plus d'une génération de la jeunesse Communiste a déjà grandi, étudié, fait de grands progrès, conquis des victoires en prenant pour direction les conseils si sages de Lénine sur l'éducation communiste, sur le travail, l'émulation, la morale.

Les indications de Lénine, ses conseils à la jeunesse, servirent de fond au programme du Komsomol et devinrent en même temps le testament moral de chaque jeune fille, de chaque jeune homme faisant son entrée dans la vie pour la rendre d'une beauté inconnue jusqu'alors.

Lénine légua au Parti le devoir de prendre un soin incessant du bien-être du peuple, d'assurer à chaque travailleur de notre pays une vie s'améliorant de jour en jour. Le Parti communiste met pieusement à exécution ce testament. Le Parti, aujourd'hui, se trouve directement engagé dans l'exécution d'une grande tâche historique ; créer une abondance de produits dans le pays, assurer de nouveaux progrès dans le bien-être matériel et culturel de la vie du peuple.

Les komsomols, les aides les plus dévoués des communistes, prennent aujourd'hui une part active à la réalisation de cette noble tâche. Ce sont eux qui ont été les premiers à partir pour le défrichement des terres vierges. Tous les espoirs, toutes les aspirations des komsomols tendent à réveiller ces espaces endormis, les faire fleurir et rapporter des moissons, à les mettre sans délai au service de l'État socialiste et de ses citoyens.

*C'est à nous,
À nous, les héritiers du grand Parti,
Qu'incombe la tâche et le droit de défendre
L'honneur des jeunes d'aujourd'hui.
C'est à nous,
À nous, les Komsomols, de reprendre l'action
Pour faire briller plus fort la flamme du bonheur
Dans les yeux du peuple que nous représentons.*

Les représentants d'avant-garde de la jeune génération sont fidèles aux traditions immuables : servir la cause du peuple, toujours et en tout être prêt à aider le Parti Communiste, ne jamais oublier les conseils donnés par Vladimir Ilitch Lénine aux komsomols en 1920.